**Discours de réception du prix de thèse Okamatsu / SFEJ, décembre 2016**

 Je vais commencer par dire merci. Je suis bien évidemment très honoré, très touché d’être le lauréat du premier prix de la SFEJ et je crois que c’est vraiment une excellente chose qu’une telle distinction existe pour les études japonaises en langue française. Je remercie tous ceux qui ont joué un rôle déterminant dans la mise en place de ce prix, à commencer par Annick Horiuchi, la présidente de la SFEJ, ainsi que tout le bureau de la SFEJ (Estelle Legeri-Bauer, Yannick Bardy, Alexandra Kobiljski, Gérald Peloux, Mayumi Shimosakai), le responsable du prix de thèse Adrien Carbonnet et bien sûr les membres du jury. Puisque j’en suis aux remerciements, j’en profite bien évidemment pour remercier de nouveau mon directeur de thèse Jean-Pierre Giraud qui m’a offert l’opportunité de faire cette thèse. Nombreux sont aussi les professeurs et maîtres de conférences qui, de près ou de loin, m’ont accompagné dans ce long chemin et méritent aussi le témoignage de ma reconnaissance. Ce sont souvent des remarques qui m’ont été faites à l’occasion de participations à des colloques ou dans le cadre d’un article à corriger qui m’ont permis de pousser plus loin ma réflexion, voire de rebondir alors que j’étais en train de me fourvoyer et j’aimerais nommer parmi d’autres Anne Bayard-Sakai, Cécile Sakai, Antonin Bechler, Michael Lucken, Claire Dodane, Daniel Struve, Makiko Ueda-Andro, Sumie Terada, Michel Vieillard-Baron et Makoto Asari pour l’aide qu’ils m’ont donné à un moment ou un autre dans le cadre de ce travail. Que ceux que j’ai oublié de mentionner alors qu’ils ont aussi été amené à me conseiller me pardonnent cette injustice.

 Je ne ferai pas la liste de tous les doctorants ou ex-doctorants qui m’ont aidé à tenir la cap en se retrouvant embarqué dans la même galère que moi, parce qu’alors il faudrait que je cite la moitié des personnes présentes dans cette salle. Je tiens quand même à exprimer toute ma gratitude à Noémie Godefroy pour son soutien et à Claude Michel-Lesne, pour son aide dans la mise en forme. Je ne vais pas faire un résumé de ma thèse (qui est disponible en ligne). Je me contenterai de noter quelques idées importantes, sans rentrer dans les détails du contenu.

Ma motivation principale était de proposer de nouveaux angles d’analyse sur l’œuvre de Mishima afin de bousculer un discours critique très sclérosé, qui tourne toujours autour des mêmes thématiques et où l’approche biographique joue souvent un rôle prépondérant. Ce ne fut pas facile. Car Mishima, et c’est l’un des axes de réflexion de ma thèse, est un auteur particulièrement retors, manipulateur et quand on croit lui échapper d’un côté on retombe dans ses filets de l’autre. J’ai ainsi longtemps cru qu’il me suffirait d’avoir une approche textuelle pour renouveler l’approche sur Mishima sans réaliser que les textes de Mishima sont eux-mêmes saturés d’éléments qui peuvent nous séduire, nous confondre et finalement nous assujettir : les paradoxes qui structurent les textes, les scènes paroxystiques marquées par des instants d’intense violence, l’intertextualité, la richesse stylistique et lexicale, tout cela crée une sorte de texte total sollicitant constamment et à tous les niveaux le lecteur pour le subjuguer. Dans la mesure où Mishima commente souvent ses propres textes, on se retrouve par ailleurs souvent enfermé dans un discours clos, qui va toujours de l’auteur à l’auteur.

 J’ai pris la décision de faire de cette difficulté mon point de départ, de partir de cette force de captation des textes de Mishima pour essayer de la comprendre et d’y répondre. Comprendre ce mécanisme de captation c’est autre chose que de vouloir comprendre l’auteur ou son texte. Non que la démarche qui consiste à vouloir comprendre un texte ou un auteur me paraisse déplacée : il me semble que tout processus de lecture met nécessairement en jeu une volonté de comprendre et de communiquer avec un individu ou une pensée. Le problème c’est que face à un écrivain narcissique et manipulateur cette volonté bienveillante de comprendre et de s’imprégner de l’autre peut vite nous transformer en dupe, perdu dans ses paradoxes ou ses procédés manipulatoires. Il y a quelque chose qui, chez Mishima, est sans doute en deçà ou au-delà de la question de la compréhension et qui est de l’ordre de la mainmise, de l’emprise et donc du dialogue impossible. La compréhension n’est dès lors possible que si l’on sort soi-même du circuit de sens établi par l’auteur pour devenir non plus un simple lecteur, mais un lecteur du lecteur, raison pour laquelle j’ai choisi cette phrase de Valéry en épigraphe : « le critique ne doit pas être un lecteur, mais le témoin d’un lecteur, celui qui le regarde lire et être mû ». Je dirais que mon idée principale ou le fond de ma démarche a peut-être été là, de prendre une position de surplomb, de me dédoubler pour voir comment Mishima dirigeait ma lecture, ainsi que celles de nombreux critiques.

On m’a dit, à juste titre, que j’avais proposé une lecture *à rebours* de Mishima. A certains égards, j’ai tenté effectivement de prendre Mishima la *main dans le* sac, en mettant en exergue l’appareil manipulatoire, les paradoxes, et aussi les lectures fléchées de son œuvre dont il est aussi le principal responsable. Ma démarche procédait enfin d’une volonté de lire autrement Mishima, et autrement que lui-même tend à se lire. J’ai d’ailleurs utilisé dans ma thèse un concept récent de théorie littéraire qui est celui de lecture contrauctoriale, c’est-à-dire de lecture contre l’auteur. Mais l’idée n’est pas, à travers une telle notion, de proposer une lecture exagérément libre et potentiellement arbitraire de l’œuvre. Dans la notion même de lecture contrauctoriale, il y a l’idée non pas d’une lecture contre l’auteur en soi, mais contre une certaine interprétation de l’auteur et une certaine image qu’il a donné de ses textes et/ou de sa personne. En même temps c’est avec l’auteur, par l’auteur que le critique est encouragé à ouvrir un sens que l’auteur a parfois voulu clore. Dans ma thèse c’est en me basant sur des textes de Mishima, et aussi sur ses essais que j’ai voulu rendre justice à la complexité de son oeuvre en essayant de m’intéresser à un autre Mishima que celui que l’on ne cesse de nous présenter ; de montrer, par exemple, qu’il y aussi de l’humour chez Mishima ou une forme d’ironie et d’auto-parodie, toute la difficulté étant que l’ironie ou l’humour est parfois chez Mishima - de même d’ailleurs que l’aveu, car Mishima est un écrivain qui nous dit beaucoup plus qu’il nous cache - qu’un moyen parmi d’autres pour Mishima de nous prendre dans ses rets. Mais il faut savoir aussi se laisser prendre, du moment qu’on sait reconnaître les mailles qui nous enserrent.

Voilà je ne vous retiendrai pas plus longtemps. Je ne voulais pas vous embêter avec un résumé de ma thèse donc je me suis contenté de noter certaines idées qui ont joué un rôle déterminant dans mon projet de recherches. Je vous remercie, je remercie les membres du bureau de la SFEJ, le responsable du prix de thèse, les membres du jury et l’ensemble de la SFEJ. Je suis très honoré, très fier, et je vous souhaite à tous une bonne fin de colloque à Lyon.